

Cycle lieux rares, cités phares

Saint-Pétersbourg

Trois siècles pour un rêve de pierre

2003 sera pétersbourgeois ou ne sera pas ! Le rêve de pierre et d'eau de Pierre le Grand, édifié sur quelque 40 îlots du delta de la Néva, fête cette année le tricentenaire de sa fondation. L'événement, dont on connaît la couverture médiatique internationale, devrait ravir les amateurs d'art. Les reportages, récits et festivités tutoyant le jubilé sont des occasions rêvées de mieux connaître cette magnifique ville-décor. D'ailleurs les trésors de ses musées – dont ceux du célèbre Ermitage –, la grâce des façades baroques ou néoclassiques, les ors des palais, les courbes des canaux face aux "perspectives" ... ne laissent pas d'attirer les voyageurs Arts et Vie, chaque année davantage, grâce à une large programmation – séjours villes d'art, croisières Volga-Néva, escapades Loisirs...

NATALIA SMIRNOVA, historienne et écrivain d'origine russe, bien connue d'Arts et Vie pour la qualité et le vécu de ses commentaires lors des "journées russes à Paris", nous invite, grâce à sa plume, à une flânerie intimiste au fil du Pétersbourg d'hier et d'aujourd'hui, éclairé à la lumière des événements 2003.

Saint-Pétersbourg : une fenêtre ouverte sur l'Europe

Si Saint-Pétersbourg, ville russe "immense et admirable", est toujours reconnue comme une ville européenne et ce depuis sa fondation, c'est que le rêve de pierre et d'eau du tsar Pierre le Grand qui décida sa construction demeure intact. Le pays qu'il gouvernait il y a trois siècles avait besoin d'une ouverture vers l'Europe, l'Occident. En fondant la ville à l'extrémité de son pays, sur les rives du golfe de Finlande, Pierre le Grand pensait ouvrir une porte mais c'est une fenêtre qu'il a ouverte, selon l'expression du poète vénitien du XVIII^e siècle Algarotti.

Pour les Russes, la ville de Pierre demeure ainsi une fenêtre grande ouverte sur le monde extérieur, mais pour les étrangers elle est surtout ouverte sur la Russie, comme l'affirme le poète Iossif Brodsky – russe d'origine, naturalisé américain, prix Nobel de littérature en 1988.

En Bref

Les festivités du tricentenaire

à Saint-Pétersbourg émailleront l'année 2003 mais connaîtront leur acmé en mai :

- 24.05 journée de la "nation reconnaissante" : cérémonies religieuses et laïques...
- 25.05 journée de la "rue en fête" (inauguration de centres de loisirs, concerts publics...).
- 26.05 journée "fête de la science, de l'éducation, de l'industrie et de la technologie" (conférences, forums, meetings et séminaires scientifiques).
- 27.05 jour de la fondation de la ville : coup de canon donné de la forteresse Pierre-et-Paul, parade sur la Néva de bateaux russes et étrangers, course de voiliers. Dans la soirée : feux d'artifice.
- 28.05 journée "sport et santé" (matches, compétitions, manifestations...).
- 29.05 "journée du théâtre".
- 30.05 la ville fêtera l'anniversaire de son fondateur, Pierre le Grand.
- 31.05 grande fête navale internationale de la Néva.
- 01.06 journée de clôture des festivités jubilaires et "journée internationale des droits de l'enfant" (grand carnaval international des enfants sur l'île Vassilievski).

La forteresse et la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul.



C. Déjeux

En 2003

Année du tricentenaire

Sur le même thème, le sculpteur d'origine géorgienne Zourab Tseretelli – connu pour son monument de Pierre le Grand à Moscou – a le projet de créer l'événement à Saint-Pétersbourg avec un nouveau parc "fenêtre sur l'Europe".

La première Saint-Pétersbourg : une île forteresse

Rebaptisée en de nombreuses occasions depuis sa fondation, la ville, théâtre impérial et verrou portuaire stratégique majeur de la Baltique a retrouvé son nom d'origine en 1991 et perdu celui de Leningrad – qui fut aussi le sien pendant la période soviétique. En réalité, Saint-Pétersbourg fut d'abord le nom d'une forteresse, fondée en mai 1703 sur la petite île des Lièvres au creux de la Néva, érigée pour défendre le territoire reconquis par les Russes sur les Suédois.

La forteresse a fini par céder son nom à la ville qui commençait à s'élever devant elle outre-fleuve et, à son tour, elle prit le nom de la cathédrale dédiée à saint Pierre et saint Paul édifée dans son enceinte.

La cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul est devenue aujourd'hui l'emblème même de la ville. Sa flèche dorée qui la couronne fut probablement inspirée d'un modèle de Copenhague. L'architecte, Domenico Trezzini qui a construit la cathédrale et la forteresse fut, avant de passer au service du tsar russe, au service du roi du Danemark Frédéric IV.

La conception de la forteresse devint la grande ambition artistique et architecturale de sa vie : il y consacra près de trente années, aimant à se présenter comme "l'architecte de la fortification saint-pétersbourgeoise".

La flèche dorée couronne donc sa réalisation principale, qui est devenue au fil du temps le Saint-Denis russe. La cathédrale abrite en effet le mausolée de la famille Romanov, depuis Pierre le Grand. Lorsque le fondateur de Saint-Pétersbourg mourut, à l'aube du 17 janvier 1725, l'édifice n'était même pas encore achevé. Le cercueil contenant les restes du tsar fut transporté solennellement sur les glaces de la Néva sous les coups de canon de la forteresse et les carillons de toutes les églises de Saint-Pétersbourg. En juillet 1998, les cendres des derniers Romanov – la famille de l'empereur Nicolas II – ont été inhumées en grande pompe.

« J'ai vu l'aiguille de l'église de la cathédrale où sont déposés les restes des derniers souverains de la Russie se détacher en noir sur la toile blanche du ciel : cette flèche domine

la forteresse et la cité » : ces mots auraient pu être écrits aujourd'hui, mais ils sont du marquis de Custine, visitant la capitale russe en 1839. Il ajoute que la flèche sombre, sur un fond gris perle, produisit sur lui l'effet « d'un coup de pinceau trop dur et trop hardi, donné par l'artiste dans un moment d'ivresse ». Ironie de l'histoire : comment aurait-il pu deviner qu'aujourd'hui on peut voir cette image sur les étiquettes des bouteilles de vodka ?

En 2003

Année du tricentenaire

C'est précisément de cette forteresse Saint-Pierre-et-Paul que le mardi 27 mai 2003, jour de la naissance de la ville, sera tiré un coup de canon, marquant le début des festivités.

- Comme le dernier commandant de la forteresse avant la prise du pouvoir par les bolcheviques fut le père du célèbre peintre Nicolas de Staël, on prévoit en mai 2003 d'organiser, pour la première fois en Russie, une exposition consacrée à ce peintre français né à Saint-Pétersbourg.
- Enfin, le 30 mai 2003, jour de l'anniversaire de la naissance de Pierre le Grand, aura lieu une cérémonie suivie d'un dépôt de fleurs sur le tombeau du fondateur de Saint-Pétersbourg.

Sur les ponts de Saint-Pétersbourg

Les temps ont changé... D'ailleurs le pont-levis représenté sur l'étiquette n'existait pas du temps du marquis de Custine. Le pont-levis actuel encadrant la cathédrale – le Dvortsovy most (le "pont du Palais") – figure parmi l'un des très nombreux ponts-levis de la ville, fondé sur de multiples îles et îlots. Il a été construit en 1916, d'après les plans de l'architecte Pschenitsky, en remplacement du pont initial, sur pilotis. Si tant de ponts-levis enlacent les berges des îles et îlots au fil de la Néva et de ses canaux, c'est bien pour permettre la navigation des bateaux. Ces ponts-levis sur la Néva, une fois la nuit tombée, semblent dirigés par la baguette d'un chef d'orchestre invisible, chacun s'élevant à son tour pour laisser le passage aux navires.

Le monastère A. Nevsky.



C. Déjeux

Le pont et la forteresse : quand le soleil danse avec la nuit...

La flèche dorée de la forteresse Pierre-et-Paul, encadrée par les deux parties levées du Dvortsovy most, est devenue non seulement l'emblème de la ville, mais aussi des célèbres "nuits blanches" de Saint-Pétersbourg. Ces longues nuits du mois de juin ne sont pas vraiment des nuits... mais plutôt une "absence de jour", comme le disait Alexandre Dumas-père. Il s'agit bien d'un phénomène septentrional, à la différence des zones tempérées,

où le soleil « se précipite à l'Occident et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif ». Ici, à Saint-Pétersbourg, il « rase lentement une terre dont il semble se détacher à regret ». Ainsi s'exprime Joseph de Maistre, qui n'a pas été le seul à consacrer quelques-unes de ses meilleures pages aux nuits blanches de Saint-Pétersbourg – il est difficile de citer tous leurs admirateurs... Seul détracteur



R. Chazotte

■■■■ célèbre des nuits blanches : Giovanni Giacomo Casanova qui les trouvait ennuyeuses.

À présent, comme autrefois lorsque le soleil danse avec la nuit, les foules se pressent après minuit vers le pont Dvortsovy. Ce sont aussi les étudiants qui envahissent régulièrement le pont lors de leur fête de fin d'études. La tradition veut que les bacheliers russes fêtent la fin de leurs études par un bal, et qu'ensuite, ils se réunissent sur les quais de la Néva près du pont Dvortsovy.

La place du palais : impériale et révolutionnaire

Une fois passée la Néva, la place du Palais est pour le visiteur une révélation esthétique. Il est sans doute difficile d'imaginer aujourd'hui que cette imposante, majestueuse, souveraine place – considérée comme l'une des plus belles de Saint-Pétersbourg – avec son arc de l'État-major général, n'était auparavant qu'un immense champ d'avoine. L'ensemble est l'œuvre de l'architecte italien Carlo Rossi, qui mit toute une décennie – de 1819 à 1829 – à le réaliser.

« Les dimensions du projet que je propose dépassent celles que les Romains considéraient comme suffisantes pour leurs monuments. Aurions-nous peur de nous comparer à eux dans la magnificence ? » demandait l'architecte. La meilleure réponse est cette réalisation monumentale de l'ensemble de la place avec l'arc de l'État-major général. En effet, pour ce maître incontesté du style néoclassique, l'essentiel était dans la grandeur des formes et dans la noblesse des proportions.

La place du Palais, dans l'esprit des visiteurs, est devenue depuis l'image d'un tout autre triomphe, celui de la révolution d'Octobre. Il n'est pas rare que même dans de très sérieux livres d'histoire, on présente parfois cette place avec des corps roulant à terre et des projecteurs balayant le ciel. En réalité, cette image fut créée par le cinéaste Sergueï Eisenstein pour son film *Octobre*. Les gardes rouges, en prenant le palais d'Hiver, siège du gouvernement provisoire en octobre 1917, n'ont rencontré que peu de résistance, car un unique bataillon de femmes gardait le palais... Les femmes furent alors violées et le palais mis à sac.

Aujourd'hui, alors même que la réalité historique est connue, l'image d'Épinal subsiste pour quelques nostalgiques qui se rassemblent là pour fêter la Révolution bolchevique – pour la plupart des retraités communistes munis de drapeaux rouges.

En 2003
Année du tricentenaire
La place accueillera peut-être le chanteur Elton John qui est pressenti pour y donner un concert.

Au centre de la place du Palais se dresse la colonne d'Alexandre, existant depuis 1834. C'est une colonne érigée à la gloire de la Russie et du vainqueur de Napoléon, Alexandre I^{er}, dont elle porte le nom. À la lumière de l'échec napoléonien, on comprend pourquoi la colonne d'Alexandre, signée par l'architecte français A. Montferrand est plus haute que la colonne Vendôme à Paris, érigée à la gloire de l'autre empereur. Elle est d'ailleurs la plus haute de toutes les colonnes de triomphe connues : celle de Pompée à Alexandrie ou encore les colonnes Antonine et Trajane à Rome, qui cependant l'ont sûrement influencée.

La tradition voulait qu'une colonne triomphale portât à son faite la statue du héros que l'on célébrait, comme pour les colonnes Trajane ou Vendôme. La colonne d'Alexandre I^{er}, elle, est couronnée d'un ange (œuvre du sculpteur Orlovski) représenté une main levée vers le ciel, l'autre tenant une grande croix. L'ange, dont les traits sont ceux d'Alexandre I^{er}, foudroie du regard un serpent enlaçant le pied de la croix : on comprendra sans peine qui désigne le serpent dans ce monument célébrant la victoire sur Napoléon...



Le musée de l'Ermitage.

Le palais d'Hiver : un "ermitage" hivernal

Proche de la place éponyme, se trouve le palais d'Hiver – *Zimny Dvoret*.

C'est toujours Pierre le Grand qui le premier décida d'édifier à cet endroit-là une "maison pour passer l'hiver". En 1712, ce terrain était réservé aux activités maritimes : personne ne pouvait l'acheter ni même le louer s'il n'appartenait à la marine. Aussi est-ce sous le nom de Piotr Alexeev, ouvrier de chantier naval, que le tsar fit une demande pour faire construire sa résidence d'hiver. C'était en effet sous ce nom que le tsar travaillait en Hollande, où il avait appris "à pratiquer la construction des vaisseaux". Inutile de préciser que la demande fut aussitôt satisfaite, et un premier édifice en bois put être bâti là où se trouve maintenant le canal d'Hiver – *Zimnaïa Kanavka* –, que l'on a appelé ainsi car c'est "le long des murs de ce palais d'Hiver" qu'il fut creusé. Exécutant le vœu de Pierre le Grand, l'architecte Mattarnovi entama la reconstruction du palais, cette fois-ci en pierre. Il fut achevé par Domenico Trezzini en 1720 et c'est cette année-là que le tsar et sa famille purent y passer leur premier hiver. Celui que l'on peut voir aujourd'hui est l'œuvre de l'architecte italien Bartolomeo Rastrelli qui l'acheva en 1762.

Ce fut du reste la dernière œuvre de Rastrelli à Saint-Pétersbourg, mais peut-être pas la meilleure, même si on ne lui conteste pas deux caractéristiques tout à fait louables : le luxe et la solidité. On pourrait penser que la longueur de cette gigantesque façade avec sa lourdeur et son excessive profusion de sculptures et d'ornements divers sont ses points faibles, mais, comme l'écrivit Igor Grabar, éminent peintre et historien de l'art russe,



Le musée de l'Ermitage.

"elle est si loin de la subtilité occidentale, dans ce qu'elle a d'artisanal et de presque pompier, qu'il faut justement y voir un reflet de l'éternelle Russie. (...) C'est cette Russie qui réunit d'une manière à la fois fantasque et mystérieuse deux origines en perpétuel conflit, l'Asie et l'Occident."

Aujourd'hui le palais d'Hiver fait partie du musée de l'Ermitage, monumental ensemble architectural. Ce nom, cependant, ne peut ni de près ni de loin s'appliquer à ces immenses édifices alignés les uns après les autres au bord de la Néva.

Pourtant, à l'origine, l'Ermitage était bel et bien un lieu de retraite. Au XVIII^e siècle, dans les parcs qui entouraient les palais, l'habitude s'était prise de construire des pavillons à un étage. Ces ermitages – c'est ainsi qu'on les appelait – permettaient de recevoir quelques invités triés sur le volet. À cette époque le palais d'Hiver, résidence impériale, n'avait pas de parc mais il existait des serres et un jardin suspendu. C'est là, dans le pavillon nord du palais, que Catherine II a demandé à l'architecte français Vallin de la Mothe d'aménager pour elle un lieu de retraite où elle pourrait venir "se reposer des fatigues du pouvoir, au milieu d'un petit cercle de courtisans intimes qu'elle appelait ses amis."

En 2003

Année du tricentenaire

Le musée de l'Ermitage inaugurera son nouveau bâtiment, récemment acquis : une des ailes de l'ancien État-major général, œuvre de l'architecte italien Carlo Rossi.

■ Pour la période des fêtes on prévoit également l'inauguration de l'entrée du palais d'Hiver donnant sur la place du Palais, fermée depuis longtemps, mais très connue par le public grâce au film de Sergueï Eisenstein, *Octobre*. C'est cette entrée-là qui à partir de 2003 deviendra l'entrée principale du musée de l'Ermitage, laquelle se trouve pour l'instant du côté donnant sur la Néva.

■ À cette occasion sera donné, pour la première fois en Russie, l'oratorio du compositeur polonais Krzysztof Penderecki *Les sept portes de Jérusalem*, dirigé par le compositeur lui-même et auquel prendront part 400 musiciens venus de six pays d'Europe.



Répine, Les cosaques saporogues, musée de l'Ermitage.

Catherine II fit aussi décorer de tableaux les murs de cet "ermitage". Personne ne pouvait alors imaginer que c'était là l'embryon d'une galerie d'art qui deviendrait l'une des plus riches et célèbres du monde. Si l'on considère Pierre I^{er} comme le fondateur de la ville "à l'européenne", Catherine II est, quant à elle, la créatrice de la galerie d'art "à l'européenne" : dans les palais des tsars à Moscou, il n'y avait, à l'exception de quelques rares portraits, aucun tableau de peintres européens. Aujourd'hui l'Ermitage est l'un des plus riches musées du monde, comparable au Louvre ou au British Museum. « À combien peut-on évaluer toutes les collections de l'Ermitage ? » demandait-on un jour à une jeune guide du musée, qui eut cette réponse : « Et le soleil, combien coûte-t-il ? »

Ce musée, qui comprend le palais d'Hiver, est constitué de plusieurs édifices longeant

les bords de la Néva et occupe tout un quartier de la ville. C'est une œuvre commune d'architectes européens : le palais d'Hiver, œuvre de l'Italien Rastrelli ; le Petit Ermitage, œuvre du Français Vallin de la Mothe auquel l'architecte allemand Velten adjoignit plus tard le Vieil Ermitage ; le Théâtre de l'Ermitage, œuvre de l'architecte italien Giacomo Quarenghi et enfin le Nouvel Ermitage construit par l'architecte allemand von Klenze, auteur de la pinacothèque et de la glyptothèque de Munich.

Le musée de l'Ermitage, ensemble architectural tout à fait unique, produit de sources d'inspiration diverses, mais aussi de la vivacité d'imagination de ses créateurs, reflète autant le "baroque italianisant" que le "classicisme francisant" – et constitue cependant – ce n'est pas le moindre des paradoxes – un ensemble immanquablement russe.

Du "béton à Saint-Pétersbourg" ?

De style russe proprement dit, la cathédrale de la Résurrection peut sembler étrangère au style cosmopolite européen de Saint-Pétersbourg. Car lorsque l'on visite "Sauveur-sur-le-Sang" – autre nom de la cathédrale puisque c'est là que coula le sang de l'empereur Alexandre II – on est frappé par les correspondances existant avec le style moscovite des XVI^e et XVII^e siècles (exemple caractéristique : la cathédrale de Basile-le-Bienheureux sur la place Rouge à Moscou).

Le style de cette cathédrale commémorative construite d'après les plans de l'architecte Parland a été voulu par Alexandre III. Les fondations donnèrent lieu à une innovation :

au lieu des pilotis classiques, on fit appel pour la première fois à Saint-Pétersbourg au béton. Les cinq coupes de l'église sont couvertes d'émaux multicolores tandis que des mosaïques recouvrent l'extérieur comme l'intérieur de l'église. Elles sont d'artistes et de styles divers : byzantin comme le *Saint-Sauveur* ou *Notre-Dame avec Jésus de Vassnetsov*, ou moderne comme le *Saint-Alexandre-Nevski* de Nesterov.

Le lieu est donc marqué par le nom et le souvenir d'une véritable "chasse à l'empereur" qui avait été organisée par le groupe terroriste "Narodnaïa Volia" (La Volonté du Peuple), une des préfigurations du futur parti communiste. Avant d'exécuter leur régicide avec succès en ce lieu le 1^{er} mars 1881, pas moins de sept attentats leur sont aussi imputés en Russie. La bombe, lancée par le terroriste Ignati Grinevitski près du canal Ekaterininski (Griboïedov), blessa mortellement le tsar Alexandre II. C'est à cet endroit même que s'élève aujourd'hui la cathédrale de la Résurrection.

Jusqu'en 1917, on ne célébrait dans la cathédrale ni baptême, ni mariage, mais uniquement une messe funéraire quotidienne à la mémoire d'Alexandre II. Fermée après la Révolution, elle servit après la Deuxième Guerre mondiale de dépôt de décors pour le Théâtre Maly, avant de devenir le musée de la Mosaïque. Pour la petite histoire, lors de travaux récents de restauration, une autre bombe fut découverte sur le toit, entre les coupes de la cathédrale. Il s'agit d'une bombe allemande, tombée ici pendant le blocus de Leningrad lors de la Deuxième Guerre mondiale. Elle a été désamorcée sans que le sang cette fois ne coule...

Le Musée russe

Les musées sont très nombreux à Saint-Pétersbourg. Celui qui est entièrement consacré à la peinture et à la sculpture russes porte aujourd'hui le nom de Musée russe. Il est abrité par le palais Mikhaïlovski. Édifié en 1825 dans un style néoclassique, son architecte, Carlo Rossi, souhaitait que vu de l'extérieur il ressemblât au Louvre. À la fin du XIX^e siècle le palais fut transformé en galerie d'art : l'empereur Alexandre III, connaisseur et mécène, offrit sa collection personnelle. Le nouveau musée d'art russe porta un temps son nom, avant de devenir le Musée russe, qui occupe maintenant plus de cent trente salles de l'ancien palais Mikhaïlovski, y compris l'aile Rossi et l'annexe Benois réalisées en 1912-1916 sur un projet de Léonce Benois.

Une question de perspective...

Le cœur de la ville est par excellence la perspective Nevski et ses environs. Interminable ligne droite, traversant la ville de part en part, *Nevskii Prospekt* était la fierté de Pierre le Grand, qui "aimait se promener à pied sur la ligne droite de la perspective, en été, en cafetan et en casquette de velours noir, et en automne, en redingote allemande de drap gris et en chapka blanche de mouton retourné "à la kalmouk", si l'on en croit l'écrivain Dimitri Merejkovski.

La perspective historique

Remonter cette célèbre perspective, si toutefois on a le courage de le faire – elle s'étend sur quatre kilomètres – ce n'est pas seulement remonter l'espace, mais aussi le temps : si Saint-Pétersbourg est une fenêtre ouverte sur la Russie, la perspective Nevski est une fenêtre ouverte sur Saint-Pétersbourg, son passé comme son présent. Il y a encore peu de temps, lors de la chute du communisme, la perspective ressemblait plutôt à un grand marché aux puces : sur les trottoirs s'alignait une foule de gens qui, pour survivre, vendaient tout ce qui leur tombait sous la main et qu'ils pensaient pouvoir vendre.

Aujourd'hui elle a repris son apparence d'autrefois, lorsque les gens n'y venaient pas par nécessité : à nouveau nombreux sont les Pétersbourgeois qui « mettent le pied sur la



M. Raymond
Péterhof.

perspective Nevski pour ne plus respirer qu'un parfum de promenade. » Les tout nouveaux riches sont reconnaissables à leur manière de s'habiller ou plutôt d'étaler des signes visibles de leur fulgurante et douteuse réussite. La rue est dorénavant émaillée de plaques toutes neuves offertes par une marque de soda, des publicités criardes pour des fast-foods, autres Mickey... Les vendeurs à la sauvette proposent des sodas, des boissons fraîches, des glaces... Pratiques qui ne manquent pas d'intriguer les étrangers... En effet, les Russes, même sous la neige hivernale, se délectent de ces sucreries glacées...

Quant aux touristes, s'ils ne font ne serait-ce qu'une seule promenade sur cette célèbre perspective en observant tout ce qui surgit dans leur champ de vision, ils peuvent tout à fait parvenir à se faire une première idée de la vie quotidienne et de l'histoire russes.

En 2003

Année du tricentenaire

Le Musée russe prévoit de nombreuses expositions sur l'histoire de Saint-Pétersbourg.



Repine, Les bateliers de la Volga, musée Russe.

La perspective architecturale

Pour ceux qui aiment l'architecture, et plus particulièrement le style baroque, la perspective en offre de beaux exemples, comme le palais des comtes Stroganov – aujourd'hui filiale du Musée russe – remarquable exemple du baroque russe du XVIII^e siècle, ou bien le palais de la famille princière Bieloselski-Bielozerski qui attire l'attention par sa couleur framboise : c'est un bel exemple du "second baroque russe" apparu au milieu du XIX^e siècle, imitation de celui du siècle précédent.

Ceux qui désirent visiter les lieux de cultes religieux peuvent se rendre à l'église Sainte-Catherine de fondation française et catholique, édifiée sur les plans de l'architecte français Vallin de la Mothe. Il ne faut surtout pas oublier de visiter la grande cathédrale Notre-Dame-de-Kazan avec sa place à colonnades, située également sur la perspective Nevski et rappelant la basilique Saint-Pierre de Rome. Caractéristique remarquable : son architecte, André Voronikhine, tout comme les artistes, artisans et ouvriers, étaient tous Russes (chose rare à Saint-Pétersbourg), conformément au souhait de l'empereur Paul I^{er}, fondateur de l'église. Notre-Dame-de-Kazan a été rendue au culte en 1989 : on peut assister à la liturgie orthodoxe. Pendant la période soviétique, la cathédrale avait été transformée en musée... de l'Athéisme !

La perspective musicale

En 2003 les mélomanes ne seront pas déçus non plus. La Philharmonie de Saint-Pétersbourg est la principale phalange musicale de la ville, et la salle qui l'abrite se situe dans l'un des immeubles les plus imposants de la Perspective, celui appelé la "maison d'Engelhardt", du nom de son ancien propriétaire. Dans cette salle se sont notamment produits Liszt, Wagner ou encore Clara Wieck, l'épouse de Robert Schumann. C'est là également que fut donné pour la première fois le *Requiem* de Berlioz. La "grande" salle de la Philharmonie – portant aujourd'hui le nom de Dimitri Chostakovitch, en hommage à ce compositeur russe, le plus souvent joué de tous les compositeurs contemporains – est située à deux pas, dans la petite rue voisine. C'est ici, dans cette salle, le 9 août 1942, en plein blocus de Leningrad et le soir même où les nazis avaient prévu d'entrer dans la

ville, que Dimitri Chostakovitch a créé sa célèbre *Septième Symphonie*. Des concerts de très grande qualité sont toujours donnés aujourd'hui encore, et les étrangers peuvent constater avec étonnement que même pendant les plus graves crises économiques, les Pétersbourgeois ne désertent pas les salles de concert.

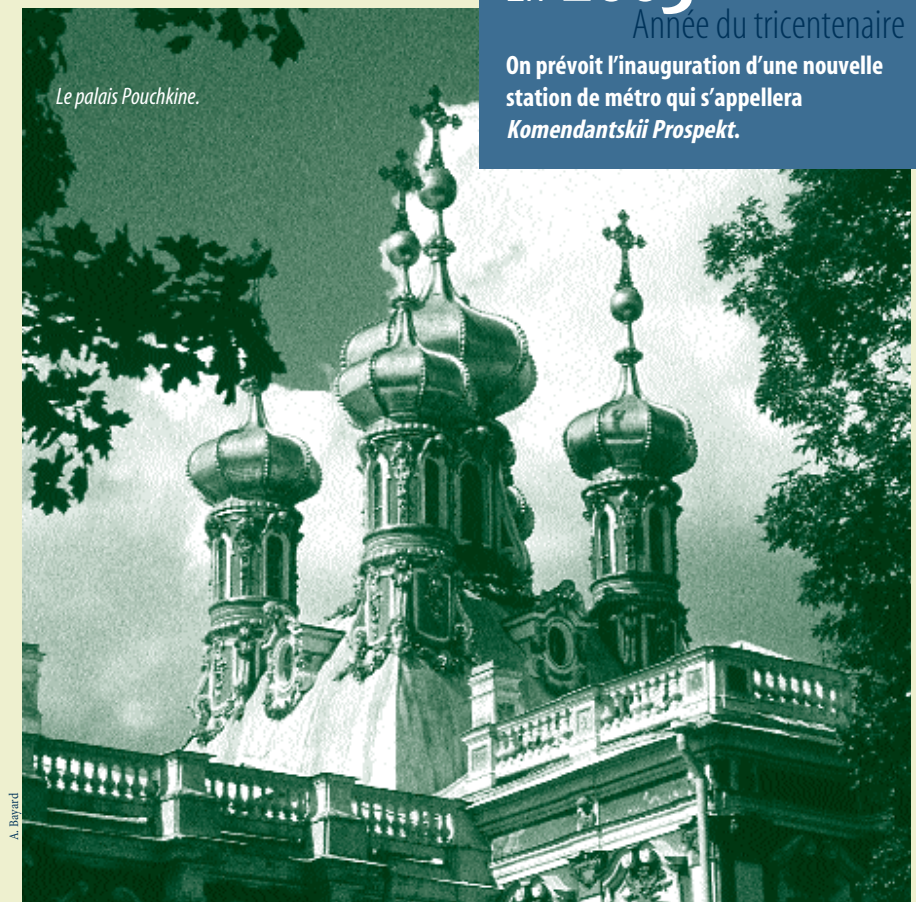
En 2003

Année du tricentenaire

Il est bien entendu que de nouvelles créations musicales se préparent dans la salle Chostakovitch...

La perspective littéraire

Enfin, les amateurs de la littérature russe trouveront ici également leur bonheur. Il est vrai que son rôle a été et reste décisif pour le rayonnement de Saint-Pétersbourg. La Perspective Nevski garde les traces des héros de Dostoïevski ou de Gogol, et l'on peut se dire aujourd'hui que peut-être « rien n'est plus beau que la Perspective Nevski du moins à Saint-Pétersbourg », comme le dit Gogol dans son récit *Nevskii prospekt*.



Le palais Pouchkine.

La perspective révolutionnaire... enterrée?

« *La Perspective Nevski qui descend sous la terre* » disaient les constructeurs de la première ligne de métro de Saint-Pétersbourg. Cette ligne fut construite dans les années 1950 pour célébrer le 38^e anniversaire de la révolution d'Octobre. Le décor de ses premières stations célébrant la révolution bolchevique est somptueux – marbre blanc, granit rouge, bronze doré, lustres en cristal. C'est une pure représentation du "réalisme socialiste" de l'époque soviétique, ainsi que l'atteste, par exemple, la station "Narvskaja", décorée d'après les plans des architectes A. Vassiliev, D. Goltzer et S. Speranski sur le thème du "travail paisible du peuple soviétique constructeur du communisme" avec un panneau central présentant 39 images de ces "constructeurs du communisme" – ouvriers, paysans, savants, étudiants, pionniers – regroupés autour de leur chef spirituel, Vladimir Lénine. D'ailleurs le métro fut dédié à Lénine et portait son nom jusqu'au moment où Leningrad reprit son ancien nom de Saint-Pétersbourg.

En 2003

Année du tricentenaire

On prévoit l'inauguration d'une nouvelle station de métro qui s'appellera Komendantskii Prospekt.

La perspective incontournable

Ce n'est pas un hasard si les nouveaux dirigeants de la ville de la Russie postcommuniste ont commencé les travaux de restauration par la Perspective Nevski, véritable carte de visite de la ville. Les Pétersbourgeois sont profondément attachés à l'image de leur cité, dont ils sont fiers à juste titre. C'était d'ailleurs l'une des raisons de l'impopularité du précédent maire de Saint-Pétersbourg, Anatoli Sobtchak, auquel on reprochait de ne pas s'être assez occupé de la rénovation de la deuxième ville de Russie après Moscou, surtout en comparaison avec le maire de Moscou, l'infatigable Youri Loujkov.

Aujourd'hui les Pétersbourgeois ont retrouvé l'espoir de faire accélérer les rénovations de toutes sortes dans la mesure où le président Vladimir Poutine est un ancien collaborateur de Sobtchak, ayant occupé un poste important à la mairie de Saint-Pétersbourg. La célébration du tricentenaire de la ville est une excellente occasion pour demander d'importantes subventions, car, comme l'explique l'actuel ministre de la Culture de la Russie, M. Schvydkoï : « *pour le rétablissement de la justice historique il faut beaucoup investir dans la capitale historique russe qu'est Saint-Pétersbourg, car après 1917 on s'est peu occupé de la capitale du Nord.* »

En 2003

Année du tricentenaire

On prévoit, comme tous les ans, un concours du "meilleur" Pierre le Grand. Car la ville, quel qu'ait pu être son nom au fil des siècles – Sankt Piter Bourkh, Pétersbourg, Petropol, Petrograd et aussi Leningrad – a été, est et restera liée au nom de son fondateur.

Le tsar Pierre : à la ville, comme à la cour

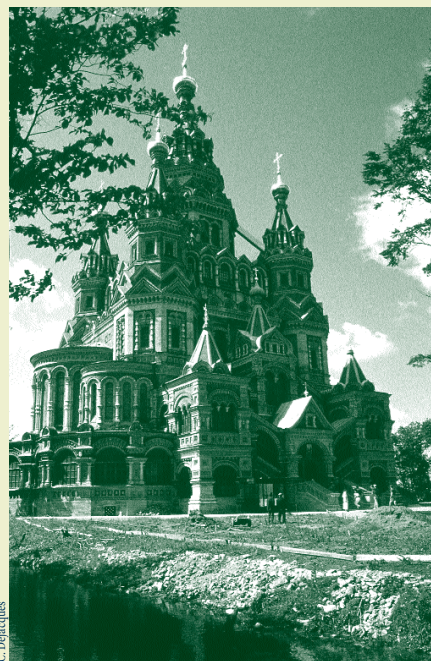
En une demi-heure, des "hydroptères" relient Saint-Pétersbourg à Péterhof, situé à 28 kilomètres à l'ouest de la ville, sur la côte sud du golfe de Finlande. Péterhof – qui signifie en allemand la "Cour de Pierre" – n'était à l'époque de Pierre le Grand qu'une ferme avec une simple maisonnette. De cette petite maison on ne peut voir aujourd'hui

que l'emplacement car, après la victoire définitive sur la Suède qui a donné à la Russie l'accès à la Baltique, le tsar a décidé non seulement de consolider toutes les nouvelles frontières, mais aussi de transformer sa petite demeure en magnifique résidence peuplée de statues et animée par de nombreuses fontaines, dont le décor devait glorifier la richesse et la puissance maritime de la Russie.

C'est le Grand Palais qui couronna l'ensemble et le palais actuel est l'œuvre de l'architecte du palais d'Hiver, l'Italien Bartolomeo Rastrelli. En ajoutant un étage et des ailes, il conserva l'ancienne structure de la demeure, construite d'après les plans de plusieurs architectes avec la participation personnelle de Pierre le Grand.

Le tsar se consacra personnellement à Péterhof. La tâche était en effet à sa mesure, car il fallait aménager jardins et parcs sur une terre marécageuse avec des larges couches d'argile. Pierre le Grand demanda à son émissaire Konon Zotov, qui séjourna en France, de lui envoyer les plans des plus beaux jardins et parcs français, en particulier celui du palais et du jardin de Marly, bien qu'aujourd'hui le palais et le parc de Péterhof se comparent plutôt avec ceux de Versailles. Mais ici, ce serait plutôt "Versailles sur mer," car le canal relie la Grande Cascade au golfe de Finlande. Fier de son œuvre, Pierre le Grand a souhaité au roi de France d'avoir une telle vue : pouvoir d'un côté admirer la mer, et de l'autre voir Saint-Pétersbourg.

La Grande Cascade, dont le modèle fut précisément la cascade de Marly, servit de socle à la partie centrale du Grand Palais. Elle fut mise au point dans le premier quart du XVIII^e siècle, mais ce n'est qu'au milieu du XIX^e siècle qu'elle prit son aspect actuel. De multiples jets d'eau tombent dans une vasque appelée la "Corbeille", au centre de laquelle s'élève un groupe sculpté, "Samson déchirant la gueule de lion". C'est une reconstitution qui date de 1947 : la statue fut en effet volée par les occupants allemands et n'a jamais été retrouvée. Celle qui prit sa place est l'œuvre du sculpteur soviétique Vladimir Simonov. Le géant musclé déchire la gueule de l'animal d'où sort un jet d'eau atteignant 20 mètres. Cette fontaine fut érigée pour commémorer la bataille de Poltava, qui, le 27 juin 1709, jour de la saint Samson, décida de l'issue de la guerre russo-suédoise. Aujourd'hui Péterhof est devenu un musée national. Le Grand Palais, avec sa succession de parcs qui descendent de terrasse en terrasse jusqu'à la mer autour d'un long



Péterhof.

canal – les berges formant les allées des fontaines – attire tout particulièrement les visiteurs. Pour gagner quelques roubles (ou plutôt quelques dollars puisque l'on continue en Russie à compter en dollars) des figurants, en habits supposés d'époque, se font photographier avec eux.

Après tout, Pierre le Grand aimait aussi les mascarades, accueillant parfois même lui-même les visiteurs qui se présentaient en sa demeure... ■

Natalia Smirnova, historienne et écrivain. Auteur des livres :

- *Invitation au Voyage – Paris*, éditions "Edime International", France, 1994 ;
- *Saint-Pétersbourg ou l'Enlèvement d'Europe*, éditions "Olizane", Suisse, 1999 ;
- *Églises et cimetières russes remarquables*, éditions "L'Union directrice des Associations Orthodoxes Russes", France, 1999 ;
- *Église et cimetière russes de Sainte-Geneviève-des-Bois*, éditions "L'Union directrice des Associations Orthodoxes Russes", France, 1999.
- Co-auteur de la série documentaire télévisée *Les témoins du goulag*, Arte-histoire 2002.